

La beauté nue du chant syriaque

UNE AIRE de repos, un moment suspendu. Certaines voix portent ce pouvoir de brouiller l'espace et le temps. Au Théâtre des Abbesses à Paris, le samedi 19 novembre, la chanteuse libanaise Ghada Shbeir a emporté loin l'auditoire lors d'un concert unique. Musicologue, diplômée de chant et de musicologie de l'USEK (Holy Spirit University of Kaslik), au Liban, où elle enseigne, Ghada Shbeir donne de nombreux récitals de chant syriaque à travers le monde. Par la puissante beauté de son chant a cappella, elle libère la pensée, tient à l'écart tout référent actuel et factuel.

Le répertoire servant de fil conducteur à cette échappée belle ramène jusqu'au mystique saint Ephrem le Syrien, né en 306 à Nisibe (l'actuelle Nusaybin, en Turquie), dans la province romaine de Mésopotamie et emporté par la peste en 373. Ordonné diacre, fondateur d'une école théologique qui eut un immense rayonnement, saint Ephrem est considéré comme le plus grand écrivain et poète du IV^e siècle. Il a donné son éclat à la langue syriaque, la langue littéraire

chrétienne entre les III^e et XIII^e siècles, se rattachant à l'araméen. Saint Ephrem de Nisibe, à qui l'on attribue l'essentiel des hymnes syro-maronites connus (la chanteuse évoque le chiffre de 4 000) est souvent perçu comme le diacre ayant inauguré la pratique du chant liturgique. Le répertoire syriaque est composé de chants brefs, certains n'atteignent pas une minute. La brièveté des chants, qui en concert peut donner l'impression d'une suite hachée de silences,

s'explique par la volonté de faciliter aux fidèles la mémorisation des enseignements de la foi. Il fallait faire simple et court. Le chant syriaque est fondé sur trois à cinq notes. Ghada Shbeir puise dans ce répertoire et reprend également d'autres pièces plus « récentes », comme ce chant maronite qu'elle présente comme « *datant de 400 ans seulement* ». Une pointe d'humour, un souffle de décontraction dans un univers de beauté nue et austère. ■

PATRICK LABESSE